

L'école schizophrène

Jimmy Bourque

Récipiendaire de la bourse
Laure-Gaudreault 2004

L'histoire est vieille comme le monde : vous commandez une entrecôte de mammouth, on vous apporte une brochette de tofu. Pour les Innus, il s'agit d'une variation sur ce thème : ils demandent le contrôle d'une éducation de qualité à leur image, on les laisse administrer partiellement des écoles où curriculum, enseignants, manuels et souvent directeurs sont euro-qubécois. Résultat : les enfants sont scolarisés dans une langue seconde et leur rendement est inférieur à celui des allochtones.

C'est qui le Blanc avec un magnétophone ?

Cette histoire aussi est vieille comme le monde : une communauté autochtone détermine un problème, mais il faut un universitaire à lunettes, armé d'un crayon et d'un magnétophone, qui le confirme pour que quelqu'un écoute. Et encore, je suis d'un optimisme délirant : je devrais diminuer les euphorisants. Néanmoins, en 2004, cinq communautés innues me permettaient d'aller jouer les chercheurs dans leurs écoles pour établir des facteurs qui faciliteraient la réussite des élèves du secondaire. Vingt-deux entrevues et cent quarante-neuf questionnaires plus tard, me voilà avec quelques constats à mesurer à l'aune de ma facture d'essence.

« Postcolonialisme ? Quoi ? Sont-ils partis ? »

Premier constat : il fait « frette en tigidou ». Deuxième constat : les élèves (et l'école) souffrent d'un doublement volontaire de la personnalité. L'école, théoriquement autochtone, n'a souvent d'innu que quelques cours de langue et de culture, quelques activités parascolaires et les élèves qui la fréquentent. Le reste ne diffère pas des écoles allochtones et les élèves ne



s'y reconnaissent pas vraiment. Aspect positif pour les élèves : pas besoin d'aller au Bangladesh pour être dépaysés. Par ailleurs, si les élèves s'expriment majoritairement en innu et se disent attachés à leur culture, ils admettent que les études et le marché du travail demandent une bonne connaissance du français et de la culture euro-qubécoise. Postcolonialisme ? *Mauat* ! (Non, en langue innue.)

Amis et funambules culturels

Contre vents, marées et système scolaire fait sur mesure pour quelqu'un d'autre, plusieurs Innus parviennent à terminer des études secondaires avec succès. Qu'est-ce qui facilite leur parcours ? Un plafond salarial ? Un programme de commandites ? Des universitaires armés de blocs-notes ? Il semble d'abord que de disposer d'un bon réseau social ait un effet bénéfique. Pour les filles, la capacité à intégrer harmonieusement les cultures innue et euro-qubécoise contribuerait aussi au succès scolaire. Enfin, pour les élèves dogmatiques (qui ne changeraient pas d'opinion même si la preuve du contraire faisait son entrée au son d'une fanfare), l'adhésion exclusive à leur culture traditionnelle nuirait à la réussite scolaire.

Des cours en signaux de fumée, ça aiderait ?

À la lumière des résultats précédents, nous pouvons suggérer quelques pistes

d'intervention. D'abord, l'importance du soutien social porte à croire que l'insertion de l'élève dans un réseau d'entraide, par de l'aide aux devoirs, des activités de groupe ou diverses formes de parrainage, permettrait à davantage de jeunes de réussir. La stabilité de ces groupes et la profondeur des relations qu'ils permettraient de développer détermineraient probablement leur succès. Les groupes basés sur le principe de la vente pyramidale sont à proscrire.

Par ailleurs, une centration du système éducatif innu sur la valorisation des langues et des cultures autochtones, tout en évitant le piège de la « folklorisation », amènerait les jeunes à se reconnaître dans leur école. Ce réajustement pourrait se faire par l'enseignement de l'histoire, ancienne et récente, des peuples autochtones ainsi que par la valorisation de productions culturelles autochtones, qu'il s'agisse de musique, de cinéma ou de littérature. La simple présence d'albums de Lucky Luke à la bibliothèque serait dramatiquement insuffisante.

Enfin, il importe que les allochtones qui œuvrent en milieu autochtone apprennent à connaître les gens qu'ils servent et demeurent conscients qu'ils n'ont pas à leur imposer une vision du monde ou un projet de société. La culture innue comporte ses particularités, qui doivent être comprises et respectées.

1 Traduction libre d'un commentaire de l'activiste autochtone Bobby Sykes.